

MAISON D'EMILE ZOLA et MUSEE DREYFUS VILLA SAVOYE de LE CORBUSIER

MAISON D'EMILE ZOLA



Le 9 août 1878, Zola écrivait en jubilant à Flaubert : *“J’ai acheté une maison, une cabane à lapins entre Poissy et Triel, dans un trou charmant... La littérature a payé ce modeste asile champêtre, qui a le mérite d’être loin de toute station et de ne pas compter un seul bourgeois dans son voisinage.”*

Cette *“cabane à lapins”* est en fait une maisonnette entourée d’un minuscule jardin, et située à cinquante mètres d’une ligne de chemin de fer qui lui inspira *“La Bête Humaine”*.

Zola vit pour l’amitié. Il a le sens du groupe. Le temps où il se plaignait de ne connaître que des peintres est fini. D’un côté, des jeunes venus d’Aix, Alexis et Valabrègue, se joignent à lui pour conquérir, de l’autre les aînés, Flaubert, Tourgueniev, les Goncourt l’ont accueilli. Cézanne, son ami d’enfance ? Il n’a plus avec lui de commun que les souvenirs.



*A ma chère femme
à la compagne de trente-sept ans de
ménage
bien tendrement
le photographe Emile Zola
novembre 1901*

Paul Alexis décrira bientôt l’intérieur du maître : *“Entre deux fenêtres se dresse sur un socle de pourpre, le buste de l’écrivain ; à gauche, la cheminée fourmille de bibelots japonais, monstres à queues torses et à yeux retroussés et moqueurs... une table, un canapé, des rideaux cramoisis aux fenêtres, le portrait du maître par Manet, des chinoiseries, des esquisses et c’est tout... Le cabinet de travail, situé à l’étage au-dessus, contient comme objets d’art un paysage de Claude Monet, l’impressionniste, des chinoiseries et des jardinières en vieux cuivre rouge. Ici encore, je ne trouve rien qui dénote chez Zola l’intention d’esbroufer son monde ; le logis de ce romancier féroce est tout simplement la demeure confortable d’un bourgeois à l’aise, qui vit chez lui, tranquille, travaille toute la journée, et paie sans doute ses termes... Un soir par semaine, ce “ventre cérébral” reçoit quelques amis ou quelques élèves. Plusieurs jeunes romanciers : Marius Roux, Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique, Guy de Valmont...”*

Littérairement, *“Messieurs Zola”* comme on les surnomme, sont plus près de Flaubert que de Goncourt, voire de Baudelaire, que du romancier de *“L’Assommoir”*. Mais Zola est un chef, jeune et vivant.

A Médan, les maisons des paysans se groupent le long de la route de Triel ; le fleuve est au pied de la ligne de chemin de fer, qui sépare la propriété de la rive.



La tour "Nana", côté rue



La "cabane à lapins", côté rue





Au centre, *"la cabane à lapins"*
à droite, la tour *"Nana"*
à gauche, la tour *"Germinal"*



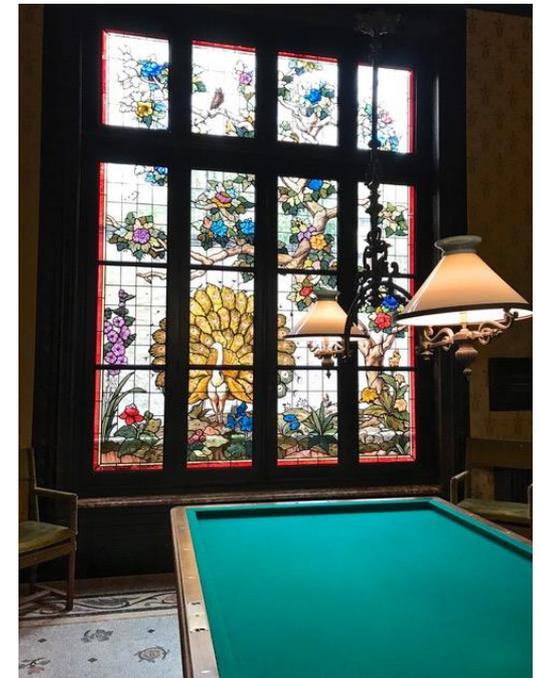
La tour *"Nana"* et le musée Dreyfus





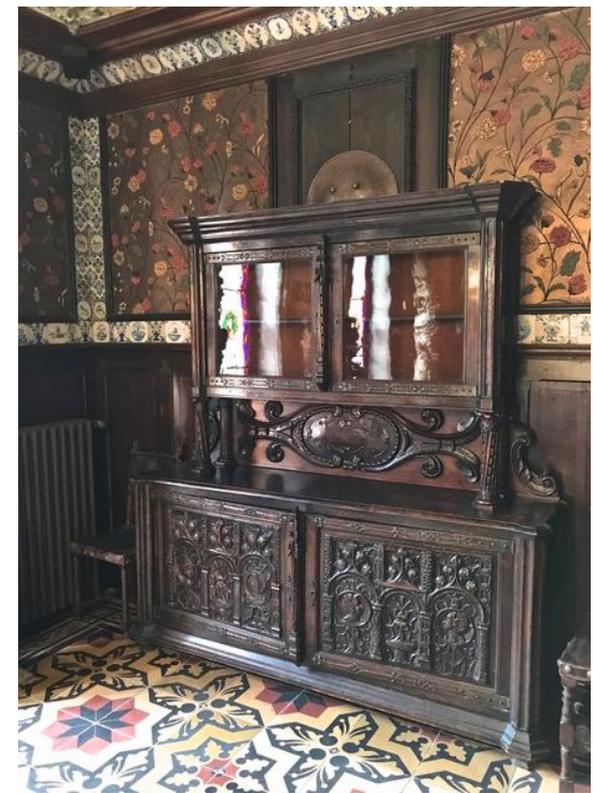
Dans la tour "Germinal", la **salle de réceptions dite salle de billard** présente de splendides vitraux. Passionné de vitraux, Zola charge le maître-verrier Baboneau de créer, sur les baies vitrées prodiguant la lumière du jardin, des paysages colorés faits de fleurs, de feuillages, d'animaux et d'oiseaux. Composant lui-même les formes et les couleurs, il participe à la création de l'éblouissante œuvre d'art que constituent ces vitraux.

De nombreuses photos, passion de Zola, jalonnent ce parcours et témoignent du style particulier d'une demeure où s'entassait une multitude de meubles et d'objets d'art hétéroclites.





Devant la cheminée Renaissance de *la salle de billard*, le dallage de mosaïque entièrement fleurdelisé, s'étire la salamandre.



La Salle à manger ouverte sur les jardins, aux vitraux moyenâgeux, au plafond incrusté de fleurs de lys, aux tapisseries imitant le cuir de Cordoue, ceintes de faïence de Delft. Aux murs, pendent encore vaisselles et plats d'argent, d'étain ou de bronze. Des vitrines conservent précieusement la porcelaine et les verres de cristal de Bohème, dans lesquels étaient servis les repas gargantuesques offerts aux nombreux hôtes fréquentant la maison. Zola possédait, en effet, des goûts de luxe. La misère, connue à Paris, à ses débuts, n'avait pas effacé ses souvenirs d'enfance aisée de fils d'ingénieur : *"Etre pauvre à Paris, c'est être pauvre deux fois"*, disait-il.



Contiguë à la salle à manger, *la cuisine*, de dimensions généreuses, entièrement tapissée de faïence bleue, fierté d'Alexandrine, est pourvue d'un immense four pouvant rôtir un agneau tout entier.



La chambre est parée d'un immense tableau du jeune Emile, en compagnie de ses parents, et dotée d'une cheminée à conduits latéraux, rare à cette époque.



Au centre de *la salle de bains*, attenante, la baignoire de cuivre est alimentée en eau chaude. Dans un angle subsiste encore un meuble à linge, en laiton, composé de deux plateaux, le plateau inférieur accueillant les braises qui sécheront le linge entreposé sur le plateau supérieur.





Le second étage abrite le cœur de la bâtisse, l'âme de la maison : **le cabinet de travail** du maître. C'est un domaine secret. Personne n'y entre sans y être invité. Grande pièce ornée d'un plafond aux poutres apparentes décoré de fleurs de lys d'or, d'un bureau central dont le fauteuil Louis XIII prend place exactement au-dessus d'une bouche de chaleur du calorifère. Zola s'y enferme tous les jours de 9h. à 13h. La cheminée à cariatides, elle aussi fleurdélinée, porte la fière devise de l'écrivain : "*Nulla dies sine linea*" (Pas un jour sans une ligne).

De part et d'autre de la grande baie vitrée, ouverte au soleil levant, devant laquelle il aimait tant contempler le fleuve, sont disposés un buffet de marqueterie hollandaise, une très belle glace Renaissance et un lutrin de fer forgé supportant encore un manuscrit.



La mezzanine du **cabinet de travail** qui abrite la bibliothèque de l'écrivain qu'il appelait "*son grenier*"







La lingerie, où un jour, va entrer une jeune femme qui va bouleverser leur vie à tous : Jeanne arrivait avec sa candeur, sa foi, la transparence de son cœur et une ingénuité ouvrière préservée. Jeanne était du peuple. Elle le resterait. Enfin, Zola adorait les enfants et Alexandrine ne lui en avait pas donné. Jeanne lui donnera deux enfants : Denise en 1889 et Jacques en 1891.



MUSEE DREYFUS



Alfred Dreyfus à l'Ecole Polytechnique

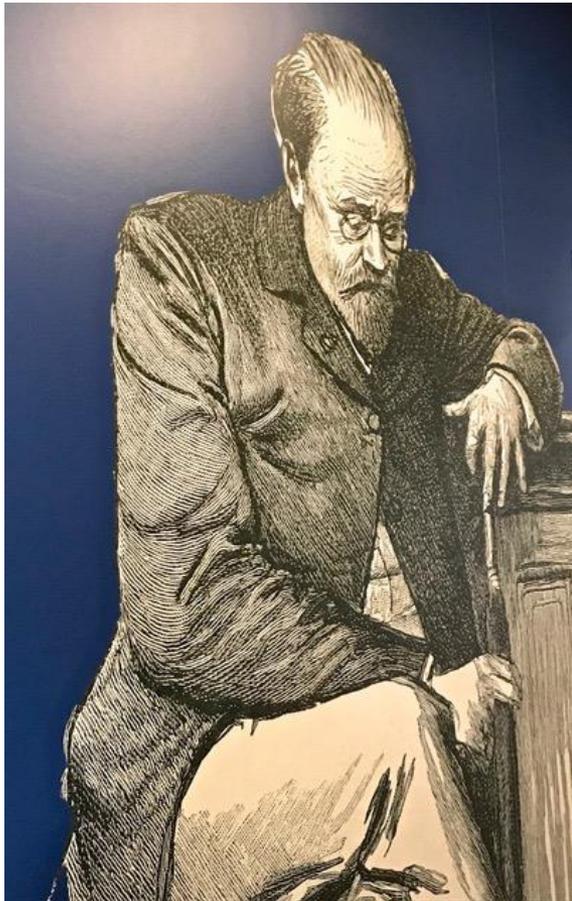
L’Affaire, qui va dévorer la vie de Zola jusqu’à coïncider pendant trois années avec son existence personnelle, n’éclate pas *“tel un coup de tonnerre dans un ciel serein”*. L’Affaire est une crise collective, déclenchée par un fait divers d’espionnage, préparée par toutes sortes de conflits enchevêtrés dont beaucoup ont une centaine d’années d’âge, comme le dialogue de l’Ordre et de la Liberté. Ordre et Liberté sont antinomiques.

L’Affaire est aussi une crise intérieure du capitalisme : les bourgeois légitimistes, orléanistes, bonapartistes, catholiques, conservateurs et réactionnaires, possèdent leurs banques et leurs hommes ; en face, d’autres bourgeois, protestants, juifs, républicains. Les premiers attendent le moment opportun de régler leur compte aux seconds. Le peuple, roulé par ses alliés de la bourgeoisie en 1789, 1830, 1848 et 1871, se tait.

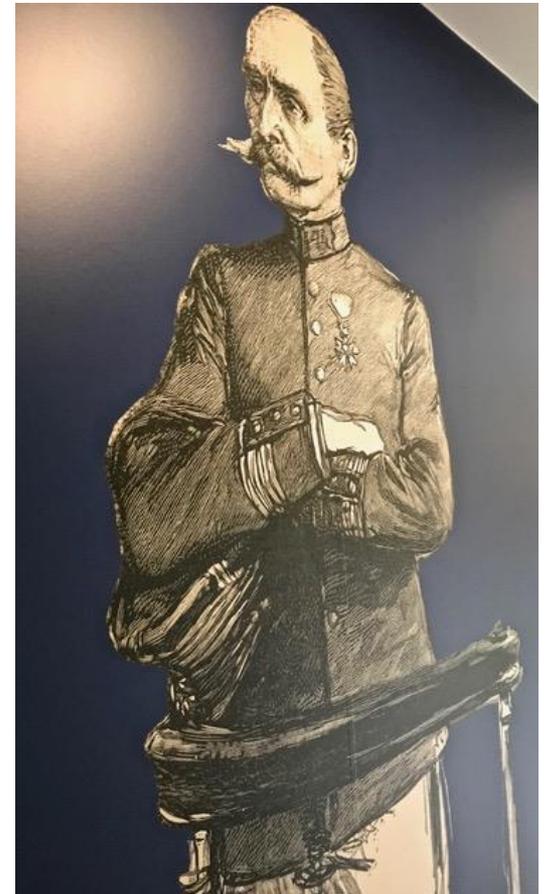
Un élément va rendre le mal irréparable : *la presse*. C’est elle qui va donner à l’Affaire ses dimensions, accueillir les mensonges les plus effarants, provoquer au meurtre, obéir aux Cabinets, à l’Etat Major, à la police, aux révolutionnaires ou aux banquiers. Ce qui la caractérise, c’est l’impossibilité de vérifier l’information, et quand le temps est passé, l’information est morte. Par la voix de la presse, la France délire, avec quarante de fièvre, pendant une dizaine d’années.



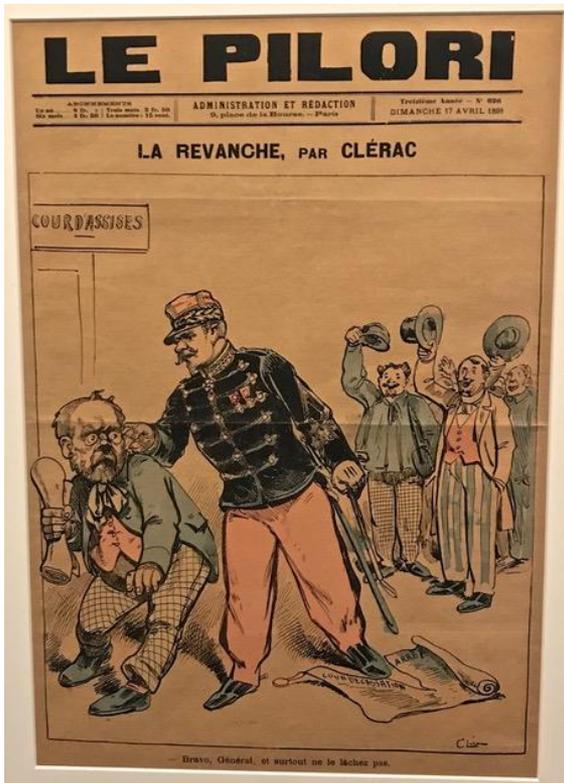
Dégradation de Dreyfus le 5 janvier 1895



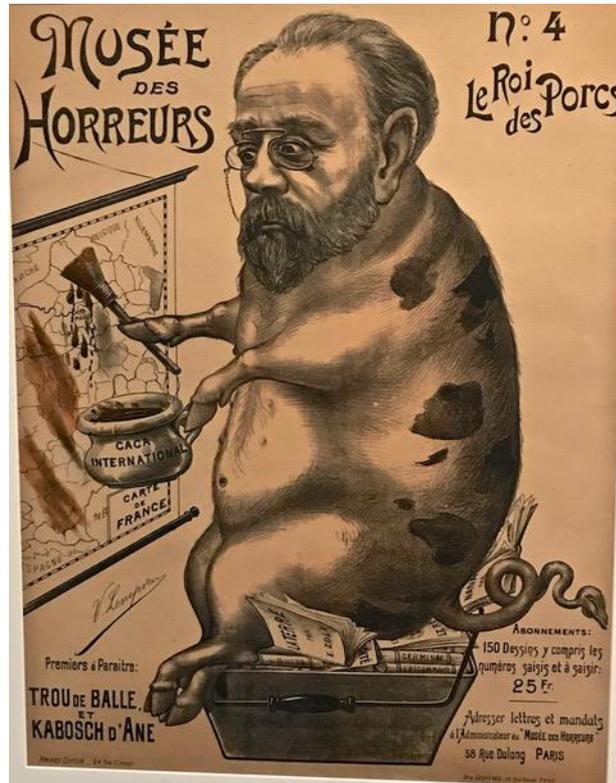
Procès d'Emile Zola en 1898



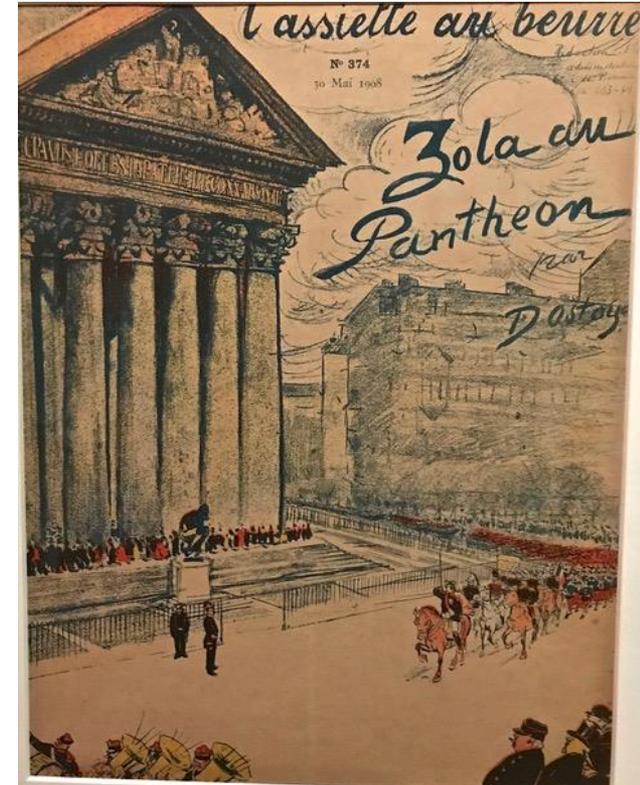
Esterhazy au procès de Zola

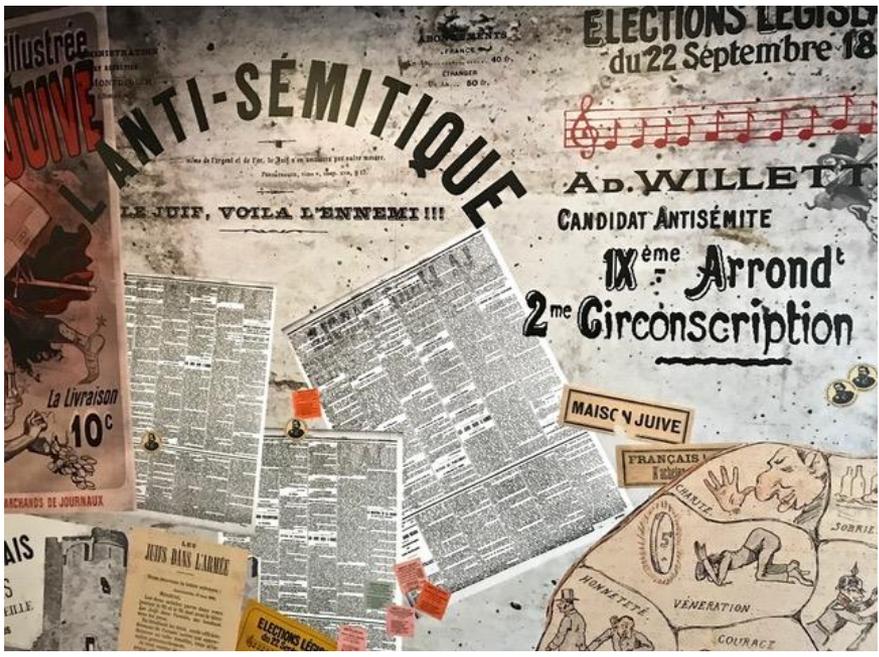


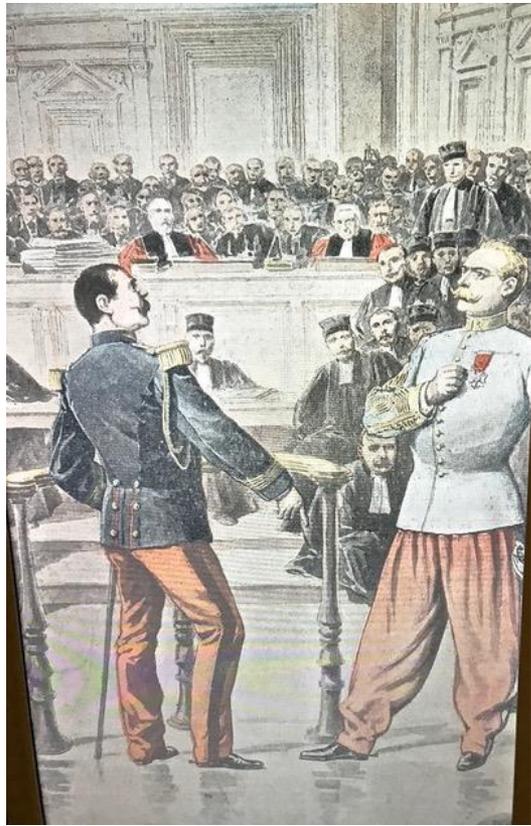
"Bravo, Général, et surtout ne le lâchez pas."



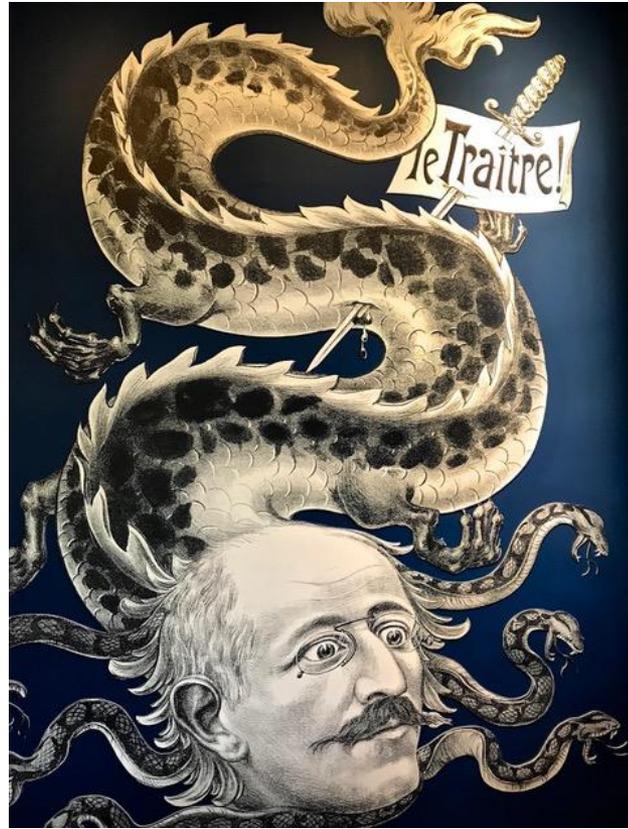
Caricature antidreyfusarde et ordurière représentant Emile Zola dans le Musée des Horreurs.







Grave incident d'audience entre le colonel Henry (ayant composé des faux pour accrédi- ter la culpabilité de Dreyfus) et le lieutenant-colonel Picquart.



Caricature d'Alfred Dreyfus dans la série du Musée des Horreurs, en réponse à l'Affaire.



Réhabilitation de Dreyfus

La vérité est en marche
et rien ne l'arrêtera.

Emile Zola

REHABILITE !

Après un important discours de Jaurès à la Chambre, les 6 et 7 avril 1903, le ministre de la Guerre, le général Louis André, annonce l'ouverture d'une enquête. À la lumière de ses découvertes – un dossier définitivement vide et les nombreux faux fabriqués pour accabler Dreyfus –, le ministre saisit la Cour de cassation. Le 11 juillet 1906, le procès de Rennes est cassé, sans renvoi : Alfred Dreyfus est enfin innocenté du crime pour lequel il a été condamné, est réintégré dans l'armée avec le grade de commandant et est décoré de la Légion d'honneur.

L'Affaire Dreyfus est officiellement terminée...

Alfred Dreyfus connaîtra toutefois une dernière injustice : le calcul de son ancienneté a « oublié » ses cinq années de terribles souffrances à l'île du Diable, mettant un terme à une carrière qui devait le mener aux plus hautes responsabilités militaires. Il tentera de faire valoir ses droits mais se heurtera au refus de tous : à celui de Georges Clemenceau, président du Conseil, et à celui du général George Picquart, ministre de la Guerre. « Je resterai une victime jusqu'au bout », écrira-t-il, en quittant cette armée qui était toute sa vie.

En 1914, Dreyfus se réengagera ; il sera élevé au grade de lieutenant-colonel en 1918 et décoré de la médaille de Verdun. Pendant l'Occupation, ses enfants et petits-enfants seront de valeureux résistants. Sa petite-fille Madeleine sera assassinée à Auschwitz en 1944.

« Après la cérémonie du 21 juillet, à l'École militaire ».

Reproduction de La Vie illustrée, 25 juillet 1906.

Collection Maison Zola - Musée Dreyfus.

Dreyfus est ici avec le général Gibain et le commandant Targe, ordonnance du général André, qui avait été la cheville ouvrière de l'enquête permettant de saisir la Cour de cassation.

VILLA SAVOYE de LE CORBUSIER

"Nager dans le soleil"



Solitaire, penseur, radical, polémiste, peintre, sculpteur, provocateur, amateur de controverses, urbaniste, artisan et architecte, Le Corbusier, né en Suisse, (nom professionnel de Charles Edouard Jeanneret, 1887-1965) fut l'architecte le plus inventif et le plus poétique qui ait jamais vécu.

Il s'imposa rapidement comme le maître de la villa blanche du mouvement moderne peu après son installation à Paris en 1917. Il décrivait l'architecture comme *"le jeu savant, correct et magnifique de volumes assemblés sous la lumière."* Il décrivait également la maison comme *"une machine à habiter"* et *"une machine à émouvoir"*. La maison de sa maturité fut la villa Savoye à Poissy (1929-1930).

Equivalent d'un autre âge d'une villa palladienne, la villa Savoye est un exemple magnifique du jeu de soleil avec des éléments se valorisant mutuellement, dans une maison à la géométrie très sophistiquée. Le Corbusier écrivait : *"il s'agit d'une véritable promenade architecturale"*.

Parmi les traités théoriques de l'architecte, son manifeste iconoclaste en faveur de la construction domestique, *"les cinq points d'une architecture nouvelle"* (les pilotis, le toit jardin, le plan libre, la façade libre, la fenêtre en longueur), occupe une place prépondérante. La villa Savoye, posée sur de gracieux pilotis, impose sa présence insolite. L'absence de murs de soutènement (remplacés par des piliers) a permis une très grande liberté dans la conception de la façade et des plans intérieurs, une rangée de baies vitrées assurant sans contraintes visibles un maximum d'éclairage naturel. Un système de circulation par rampe, conduit jusqu'au toit terrasse. La structure de béton offre une grille de construction basique, avec des piliers de soutien qui permettent aux fines cloisons de béton de rester indépendantes.



La maison est conçue pour qu'une voiture puisse circuler autour de son rez-de-chaussée, puis repartir par le même chemin sans effectuer de manœuvre superflue. C'est donc le rayon de braquage d'une limousine des années 1930 qui détermine son emprise au sol. La voiture longe la villa par la droite, la contourne pour aller s'abriter dans le garage.

L'entrée principale se trouve à l'opposé du chemin d'accès. Ce retournement du plan-masse traditionnel, qui veut que la façade d'accueil soit celle sur laquelle débouchent les visiteurs à leur arrivée, indique d'emblée que Le Corbusier s'affranchit délibérément des conventions classiques.

L'accès à la villa se fait par une simple porte en tôle d'acier peinte en noir à double battant. Son opacité tranche sur la transparence lumineuse de la cloison courbe vitrée qui l'entoure.



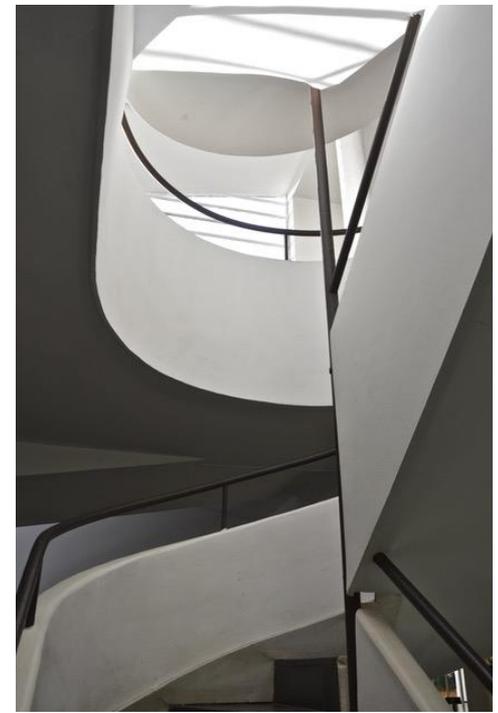
La potence sur la gauche permettait de descendre les sacs de charbon dans la cave.



La porte du garage qui coulisse sur un rail, épouse la courbe de la façade. Trois voitures garées en épi prenaient place dans le garage.



La lingerie/buanderie



Dans le hall d'entrée, la tablette, le pilotis et le lavabo sur pied semblent implantés librement.





Le salon, grand rectangle de 6 mètres sur 14, aux murs peints en bleu clair, rose et blanc, est ouvert sur trois côtés. Le spectaculaire "*lustre*" (une gouttière en acier nickelé-chromé), simplement suspendu au plafond, a été reconstitué à l'identique. La petite cheminée est désolidarisée des murs et des poteaux de structure.



La cuisine qui possède un accès direct au salon, vaste pièce d'angle avec une grande table fixe centrale, bénéficie de tous les équipements modernes et d'une lumière de qualité. La cuisine est commandée par un office bordé de placards dotés des habituelles cloisons coulissantes en aluminium.





La terrasse-jardin ou *"jardin suspendu"* comprend un jardin couvert, le *"kiosque"* muni de fenêtres, qui protège du vent et de la pluie, et un jardin à ciel ouvert qui se déploie comme une extension du salon ; elle communique en effet avec lui sur un mur entier, grâce à une immense baie vitrée coulissante. Deux jardinières en béton masquent les lanterneaux du garage et les joints engazonnés entre les dalles apportaient un peu de verdure. Au cœur de la villa, la terrasse-jardin constitue un immense puits de lumière naturelle, dans presque toutes les pièces.



La chambre d'amis dispose d'une penderie intégrée qui sépare la chambre parquetée du cabinet de toilette carrelé éclairé par une fenêtre zénithale.



La chambre des maîtres de 60 m² comprend une entrée, une salle de bains d'inspiration orientale et une chambre. *La salle de bains* et sa méridienne carrelée rappelant une chaise longue, est baignée de lumière par un lanterneau.



La salle de bains du fils est accessible aux amis et au fils grâce à ses deux portes. Vue sur le jardin depuis la baignoire logée dans un renforcement.





Le solarium au second étage est accessible par la rampe ou l'escalier. Son architecture évoque le style "paquebot" : les murs pare-vent hémisphériques rappellent les cheminées des transatlantiques et les garde-corps de la rampe, des bastingages.

"Le trou dans le mur" dans l'axe de la rampe est la conclusion de la "promenade architecturale" qui offrait, tel un tableau, la contemplation du spectacle sur la vallée de la Seine.





“La maison est un objet posé au-dessus du sol, au milieu du paysage”.

Le Corbusier